

I

*Voilà six mois que c'était le printemps,
Je conduisais sur l'herbette naissante
Mon p'tit troupeau, ma famille bélante ;
J'ignorais tout, jusqu'au nom de l'amour,
Tant j'étais jeune et j'étais innocente !*

2

*J'ignorais tous les secrets de l'amour ;
Rien ne troublait la paix dans ma chaumière.
J'allais en champs (2), j'y restais la dernière ;
Pour m'amuser je filais tout le jour ;
Je ne craignais que le loup et ma mère.*

3

Mais, un beau jour je rencontre Colin :
— « *Que fais-tu là, mon aimable bergère,*
« *Que fais-tu là, dans ce lieu solitaire ?*
« *Pour te tirer de ce mauvais chemin,*
« *Tends-moi les bras, comm'si j'étais ton frère ! »*

4

*Au lieu des bras, je lui tendis la main.
Il me tenait les propos les plus tendres.
De son amour je ne pus me défendre.
J'aurais voulu prolonger le chemin,
Tant j'éprouvais de plaisir à l'entendre !*

(2) L'auteur lettré avait sans doute écrit : « j'allais *aux* champs », remplacé par « j'allais en champs », qui est l'exacte expression lyonnaise « pour mener paître les bestiaux. »